

Lire? Pourquoi faire?

Steve Laflamme

Numéro 135, automne 2004

De la lecture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2004). Lire? Pourquoi faire? *Québec français*, (135), 34–37.

>> STEVE LAFLAMME



LIRE ? POUR QUOI FAIRE ?

Le cliché selon lequel la lecture permet de s'évader, de visiter des endroits inaccessibles, de décrocher de la réalité, d'oublier momentanément ses problèmes ne semble pas s'appliquer à tout le monde – parlons-en aux cégépiens, pour qui la rentrée scolaire signifie qu'il faudra acheter de nouveaux livres inconnus, d'auteurs inconnus... et d'utilité inconnue.

C'est un secret de polichinelle : les étudiants ne s'arrachent pas les livres, au point qu'on se rend compte à la fin de chaque session, en parcourant les rayons des librairies scolaires, qu'un nombre appréciable d'exemplaires des ouvrages mis au programme n'ont pas trouvé preneur et paraissent bien seuls, sur leur tablette. Tenter d'expliquer le désintérêt des collégiens pour la lecture est une entreprise audacieuse – et peut-être vaine –, mais c'est pourtant ce que je me suis efforcé de faire, étant moi-même professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy et devant, par le fait même, subir les protestations, les soupirs de paresse, l'indignation redevable ou bien au nombre d'œuvres mises au programme, ou bien au montant d'argent à consacrer à l'achat de livres. Pourtant, la clientèle cégépienne est bien prête à consacrer quelques dizaines de dollars à l'achat de disques compacts. Voilà qui n'est d'ailleurs pas sans soulever un constat à la fois intéressant et mystifiant : l'intérêt (marqué) de la plupart des jeunes pour la musique indique que leur presque indifférence vis-à-vis de la littérature n'a rien à voir avec une aversion pour l'art. Que penser, alors ? Qu'écouter de la musique, regarder des vidéoclips ne requiert aucun effort, sont des activités passives ? Que dire alors des étudiants qui pratiquent un instrument de musique ? Ils doivent bien consacrer autant de temps (sinon plus) à l'apprentissage de leur art qu'il en faut pour lire les quelques œuvres qu'on met au programme dans les quatre cours de français obligatoires au niveau col-

légal. Pour répondre à mes interrogations, j'ai sondé le terrain auprès d'étudiants¹ fréquentant ou ayant fréquenté divers collèges du Québec. Ce sont des réponses éclairantes que je souhaite partager dans cet article, des réponses qui, dans plusieurs cas, remettent en question la vision que l'enseignant a de la littérature et surtout de la manière d'apprendre à l'élève à l'approviser.

Situation initiale

Il importe d'abord et avant tout de faire mention de la méthodologie qui a servi à mener cette étude. D'emblée, il faut savoir qu'il s'agit d'une étude empirique, donc qui n'a aucune prétention scientifique. Par conséquent, on comprendra que je n'ai pas voulu alourdir le présent texte en le parsemant de chiffres, de pourcentages – puisque de toute manière, on peut faire dire aux chiffres ce qu'on veut bien qu'ils disent. Il faut toutefois savoir qu'au total, 55 étudiants ont accepté de répondre à un sondage qui portait sur la lecture en général et dont les questions appelaient des réponses à développement court. La répartition des répondants en fonction de leur collège d'appartenance est la suivante : Cégep de Sainte-Foy (42)² ; Cégep François-Xavier Garneau (3) ; Cégep Limoilou (2) ; Cégep du Vieux-Montréal (1) ; Collège Ahuntsic (1) ; Cégep de Granby (1) ; Collège Maisonneuve (1) ; John Abbott College (1) ; Cégep de Saint-Félicien (2) ; Cégep de Jonquière (1). Les étudiants abordés proviennent de champs d'étude variés, des Sciences humaines aux Sciences de la nature, en passant par les Techniques de soins infirmiers et les Techniques d'éducation à l'enfance. Certains des répondants ont terminé leurs études ou sont passés au niveau universitaire et le recul leur permet de porter un jugement éclairé sur les cours de français qu'ils ont suivis. Bien entendu, n'ont été approchés que des étu-

dians qui ont suivi les cours de français depuis l'instauration du régime actuel (1994). Il va de soi que les répondants ne représentent en rien une tendance qui pourrait se dégager de leur collège mais sont plutôt des échantillons indépendants dont les expériences de lecture au niveau collégial peuvent nous aider à comprendre certains des écueils que rencontre le professeur de littérature qui croit (pauvre lui...), le premier jour de la session, pouvoir donner à tous les visages blafards du lundi matin la piqûre de la littérature – et qui se rendra vite compte que *La société des poètes disparus* n'est qu'un film...

Chaque répondant s'est vu demander, entre autres choses, de mentionner ce qu'il a retenu de ses cours de littérature, de parler de son appréciation de ces cours et, surtout, des œuvres qu'il a dû lire obligatoirement. Aussi, chacun a fait état de ses capacités de compréhension de texte, de sa capacité à exprimer ses idées ainsi que de la qualité de son français écrit. De plus, chaque répondant a dû révéler la teneur de ses réticences (et ce qu'il croit être celles de ses pairs) ainsi que fournir les critères sur lesquels il se baserait, si on lui demandait de choisir les œuvres qu'il doit lire.

Force perturbatrice

Questionnés sur les principaux motifs de leur réticence à aborder avec enthousiasme les œuvres que mettent leurs professeurs au programme, les étudiants ciblés y vont de révélations qu'on peut classer dans cinq catégories : les contraintes de temps, l'absence de lien avec ce qui les préoccupe, le caractère obligatoire des lectures, le degré de difficulté des œuvres choisies ainsi qu'un handicap relevant des mœurs.

1 Le manque de temps

Nombre d'élèves sondés ont affirmé ne pas avoir le temps de lire. Certains prétendent que les livres imposés sont trop longs et souhaiteraient qu'on leur propose des lectures plus courtes, plus rapides. D'autres font valoir que leur horaire de cours trop chargé ampute de manière considérable le temps qu'ils peuvent consacrer à la lecture. « On ne peut pas toujours s'investir », déclare un répondant qui semble être conscient du fait que lire nécessite une concentration impeccable, implique un don de soi. « La société grandit trop vite », écrit un répondant du Cégep de Sainte-Foy. Voilà qui laisse croire que la lecture, aux yeux de certains, est passée de mode et n'a plus sa place dans un monde où tout doit se consommer rapidement, comme l'indique un élève interrogé : « C'est une perte de temps ».

Chose étonnante, plusieurs réponses sarcastiques permettent de percevoir l'autodérision dont sont capables de faire preuve des étudiants qui paraissent conscients de leur manque d'effort ou de la mauvaise utilisation qu'ils font de leur temps : « La lecture paraît fastidieuse (faux) et demande un plus grand effort que regarder la télé ». Il est vrai qu'un film ne dure, en moyenne, que deux heures, tandis que la lecture de *Notre-Dame-de-Paris* ou de *Moby Dick*...

Beaucoup trop souvent, les œuvres ne sont pas présentées avant que les étudiants commencent à les lire. On ne donne pas envie d'aller voir. Pour le moment, ce que les professeurs font, c'est dire « vous avez à lire tel roman pour telle date ; nous en discuterons après et votre dissertation portera sur un des sujets du livre ». Tout est centré sur l'évaluation. Jamais on ne discute vraiment du livre, de nos impressions, de la façon dont nous croyons que le contexte historique a pu influencer l'auteur. On nous lance les réponses sans qu'on ait eu à les chercher.

Geneviève, Cégep de Sainte-Foy, Sciences de la nature

La lecture au cégep est « minutée », c'est-à-dire que les élèves ont environ deux semaines pour lire un livre ; donc pour ceux qui n'aiment pas d'avance la lecture, cela devient un vrai cauchemar de devoir lire un livre d'environ 200 pages en si peu de temps. La lecture devrait se faire au rythme du lecteur et pour le plaisir, et non en deux semaines pour faire le travail qui vient avec.

Maria-Claude, Collège Maisonneuve,

2 L'absence de liens

Un autre commentaire qui trouve preneur chez plusieurs répondants concerne l'absence de liens que l'étudiant est en mesure d'établir entre ce qu'il lit dans ses quatre cours de littérature et la carrière qu'il envisage. Ainsi c'est souvent par manque d'intérêt que l'élève sacrifie ses lectures obligatoires.

D'une part, les thèmes abordés dans certaines des œuvres mises au programme ne rejoignent pas tous les étudiants : « Les livres ne correspondent pas à leurs goûts », lance un répondant. Il est difficile, en effet, de puiser la motivation nécessaire à la lecture pour l'étudiant qui cherche en vain pourquoi il a à lire ce qu'on lui demande de lire. Qui plus est, le désintérêt entraîne un problème supplémentaire chez quelques élèves : « Je comprends mieux quand je me sens concerné », admet un étudiant du Cégep de Sainte-Foy ; « Ma compréhension est très mauvaise quand je lis un livre inintéressant », avoue un autre ; « Lorsque le texte m'intéresse, j'ai une compréhension assez bonne », révèle quelqu'un d'autre. Parmi les sujets littéraires les plus repoussants, il faut, semble-t-il, compter les œuvres du terroir ainsi que la plupart des œuvres de la littérature française, pour plusieurs. En effet, les classiques français sont trop vieux aux yeux d'un nombre important de répondants et traitent de sujets qui ne les touchent pas – en plus de mettre en scène des personnages issus d'une culture différente de la leur. « En Ensemble 3 [Littérature québécoise], je me sentais plus concerné par les lectures », mentionne Maxime, qui étudie en Sciences de la nature au Cégep de Sainte-Foy.

D'autre part, un constat s'impose à la lecture des réponses des 55 personnes interrogées : pour la grande majorité des étudiants ciblés, la lecture reste d'abord et avant tout un *divertissement*. Tous les goûts étant dans la nature, certains préfèrent donc les jeux vidéo, la télévision ou flâner avec des amis. Ainsi plusieurs répondants ne sont pas conscients de l'apport de la littérature sur le plan des connaissances, de la culture personnelle, quoique d'autres en soient conscients mais indiquent sans détour ne pas se sentir appelés par la culture : « Le cégep développe des techniciens et non des intellectuels » – un triste aphorisme que vomit un étudiant blasé.





Une lecture est une activité qui requiert un minimum d'investissement et quand le livre ne vous inspire pas, c'est plutôt un effort désagréable que d'avoir à le lire. C'est un peu comme pour un film : on sait souvent avant de le visionner si on l'aimera ou non et, généralement, on ne court pas après les mauvaises expériences.

Stéphane, Collège Ahuntsic, Arts et lettres – profil « Cinéma »

Le simple principe d'être obligé de lire est, par essence, contraignant, et cela peut très bien déplaire à bien des jeunes qui préféreraient occuper leur temps différemment. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux liront tout la veille, se trouvant toujours des raisons pour ne pas lire avant, et ce faisant, ils capteront comme message que la littérature est ennuyante. En fait, ils n'auront pas tort : la lecture qu'ils viendront de faire aura été ennuyante, mais ça aura été de leur propre faute.

Daniel, Cégep de Granby (Haute-Yamaska), Sciences humaines – profil « Société-Monde »

J'aimais lire avant d'avoir suivi les cours de français. Maintenant, je déteste la lecture et je n'ouvre plus un seul livre.

Meng, Cégep de Sainte-Foy, Sciences de la nature



3 L'obligation de lire

Avec leur entrée au collège coïncide, pour la plupart des cégépiens, le passage à l'âge adulte, qui accroît leur liberté : ils ont désormais le droit de voter, de sortir (officiellement...) dans les bars, ils ont la possibilité de déterminer ce que sera leur carrière, etc. Par conséquent, cette liberté nouvelle entraîne sans doute un désir de faire ses propres choix, de se rebeller contre quiconque souhaite entraver leur autonomie. Voilà probablement ce qui explique pourquoi tant d'élèves sondés ont affirmé être agacés par le fait qu'on décide pour eux ce qu'ils doivent lire : « Il est plus intéressant de lire chez soi un livre ou une revue que l'on a choisis et qui traitent d'un sujet que l'on aime », dévoile un élève qui en est rendu à son troisième cours de français obligatoire. Un autre encore y va d'un constat qui le choque : « Souvent, on a trop l'impression de lire ce que le professeur aime ». Ainsi plusieurs étudiants se sentiraient davantage attirés par la lecture si on faisait appel à eux, à leurs intérêts, à leur opinion, en ce qui concerne le choix des œuvres à lire.



Pour ce qui est du dernier professeur de français que j'ai eu, seule sa manière de voir les choses était valable, et ce, peu importe les arguments que nous faisons valoir. En ce sens, j'imagine que ma compréhension de texte n'est que moyenne.

Christine, Cégep du Vieux-Montréal, Techniques d'éducation à l'enfance

Vu que dans mon groupe se trouvaient plusieurs étudiants qui reprenaient le cours, le professeur a présumé que tous les élèves savaient comment faire une analyse littéraire. Pour ma part, c'était la partie la plus difficile. Si j'avais su quoi faire exactement à partir des œuvres choisies, si j'avais appris comment aborder un texte littéraire, j'aurais apprécié davantage mes expériences de lecture.

Julie, ancienne étudiante du Cégep de Saint-Félicien, Sciences humaines – profil « Individu et société »

4 Difficultés de compréhension

Un facteur à ne pas négliger au sujet de la répulsion de quelques élèves pour la lecture a rapport avec le niveau de difficulté des œuvres qu'ils ont à lire : « Le vocabulaire employé est complexe » ; « Certaines sont écrites dans un registre de langue très soutenu parfois difficile à comprendre », admettent des élèves plus faibles. Faut-il donc croire que nombre d'étudiants prennent le problème par le mauvais bout, alors qu'on leur dit que lire les aidera à améliorer leurs capacités en français écrit ?

5 Une question de mœurs ?

La dernière explication que font valoir certains répondants étonne, mais est-ce en raison de son caractère inattendu ou de sa véracité : on n'aime pas lire si on n'a pas été habitué à lire. Céline, étudiante en Arts et lettres – profil « Langues » au Cégep Limoilou, y va d'une réflexion qui dénote l'impuissance : « Nous vivons dans une société où les jeunes sont habitués d'avoir les choses toutes faites d'avance pour eux. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de prendre les choses et de les assimiler. Je crois que les jeunes n'aiment pas lire parce qu'ils doivent faire un effort par eux-mêmes et pour cela, personne ne peut les aider ». Daniel, du Cégep de Granby (Haute-Yamaska), souligne également le rôle néfaste des préjugés à l'égard de la littérature : « La lecture est bien peu valorisée par les étudiants et les sociétés industrielles, pour qui la lecture est un passe-temps qui rapporte peu, sinon pas d'argent ».

La société a dressé les étudiants à ne pas aimer la lecture. Si les jeunes s'y intéressaient davantage, il y a un très grand nombre de membres de la colonie artistique québécoise qui ne feraient plus d'argent, eux dont le produit est basé sur le tout-cuit et la faiblesse intellectuelle.

Jean-Simon, John Abbott College, Sciences de la nature

Une minorité de répondants croient que la lecture ne fait pas partie intégrante de la culture québécoise. Selon ces jeunes, le goût de la lecture devrait s'apprendre à la maison, dans le contexte familial. D'ailleurs, quelques élèves avouent que le contact avec les œuvres imposées par leurs professeurs au niveau collégial s'est fait plus en douceur parce qu'ils possédaient déjà un intérêt pour la lecture depuis leur jeune âge, entre autres grâce aux romans-jeunesse.

Action et conséquence

De telles constatations ont de quoi laisser pantois, voire décourager le plus dévoué des enseignants. Sachons cependant que tout n'est pas perdu : les répondants, appelés à la barre pour y aller de leurs propres suggestions, font souvent preuve de créativité, de lucidité et d'un optimisme que masque à tort la portion précédente du présent texte.

Lorsqu'on leur demande de dévoiler les critères sur lesquels ils se baseraient pour sélectionner les lectures obligatoires, les élèves ciblés répondent souvent qu'on devrait choisir des œuvres qui les touchent de près, des œuvres plus actuelles, « plus près de ce qu'ils vivent », révèle un élève du Cégep de Sainte-Foy. D'autres encore évoquent leur désir qu'on choisisse les œuvres en fonction de leur popularité : « Si l'œuvre est très appréciée, si elle a reçu de bons commentaires, elle saura nous plaire ».

Critères de choix

Certains répondants plus conscients de l'apport potentiel de la littérature dans leur vie s'inspirent de critères un peu plus étoffés : « Ce serait bien de toujours lire des œuvres qui font réfléchir et nous en apprennent sur notre langue », souhaite Lucie, étudiante en Techniques de soins infirmiers au Cégep François-Xavier-Garneau. En ce sens, il est possible de sentir qu'un bon nombre d'étudiants sont réceptifs à des lectures qui les marqueront : « Pour plusieurs d'entre nous, il n'y aura aucune autre occasion d'être exposé [à des lectures mémorables]. À notre époque, celle du multimédia, beaucoup ne feront pas le choix de lire quoi que ce soit », raisonne Caroline, également étudiante en Techniques de soins infirmiers au Cégep François-Xavier-Garneau. Pour sa part, Marie-Claude (Collège Maisonneuve) y va de suggestions concrètes : « J'inclurais quelques œuvres traitant de sujets mondiaux importants, tels que les guerres mondiales, écrits par des auteurs de nationalités autres que québécoise ou française. Ainsi les élèves pourraient apprendre des faits importants à partir d'une vision différente, selon la culture des auteurs ».

Un commentaire que partagent plusieurs répondants concerne également le désir que le professeur consulte les étudiants avant de déterminer ses choix. Pierre-Olivier, étudiant au Cégep Limoilou en Sciences humaines – profil « Enjeux internationaux », se fait le porte-parole de ce groupe : « Si les lectures étaient en partie choisies par les étudiants, on augmenterait l'intérêt porté à la lecture. Par exemple, l'enseignant pourrait distribuer une



Il pourrait être important de parler de la littérature québécoise beaucoup plus que de la littérature française. Il faut intéresser les gens, et cela se fait généralement avec du matériel

actuel ou marquant de l'histoire (pas nécessairement l'histoire de la littérature mais plutôt l'histoire de la nation).

Pierre, Cégep François-Xavier-Garneau, Arts et lettres – profil « Cinéma »

Il serait intéressant de sortir des sentiers battus : qu'on nous fasse lire des auteurs peu connus. Tout le monde a déjà entendu parler de Baudelaire, de Victor Hugo ; mais il y a aussi des écrivains méconnus qui peuvent avoir quelque chose à dire.

Marie-Hélène, ancienne étudiante du Cégep de Jonquière, Art et technologie des médias

liste de livres parmi lesquels l'élève pourrait faire ses propres choix ».

Savoir pourquoi on lit

Nombre d'élèves questionnés semblent conscients de ce que la lecture peut leur apporter, mais ils évoquent le fait que leurs pairs ne bénéficient pas tous de la même lucidité : « Les cégépiens pensent tout savoir », lance une étudiante du Cégep de Sainte-Foy. Ainsi tout porte à croire que les professeurs de littérature devraient mettre l'accent sur les raisons pour lesquelles on fait lire les grands auteurs dans les cours de français de la formation générale.

Dans cette optique, pourquoi ne pas profiter de ce que certains répondants à notre sondage puisent dans leurs lectures : « Ne serait-ce que pour la culture personnelle, il est crucial qu'on nous fasse lire les grands classiques. Il serait impensable de passer à côté de ça », s'insurge Hugo, ancien étudiant en Sciences humaines – profil « Individu et société » au Cégep de Saint-Félicien. En effet, pour plusieurs, la littérature est le médium idéal pour apprendre son histoire : « Les romans mis au programme et l'apprentissage de l'évolution de la littérature d'un endroit précis sur le globe sont un miroir de l'évolution des sociétés. Ils nous font comprendre le contexte social et historique dans lequel l'auteur se trouve. Les lectures me permettent de transposer certains acquis dans mes travaux futurs, que ce soit en histoire ou en sociologie », admet Daniel (Cégep de Granby). De son côté, Thomas, étudiant en

Sciences de la nature au Cégep de Sainte-Foy, trouve dans la littérature des notions qu'il se plaît à relier à la théorie de l'évolution : « Nous sommes les vestiges de notre passé et le passé des vestiges futurs ».

Pour certains élèves, la corrélation entre lecture et meilleure maîtrise du français écrit va de soi : « Durant mes études primaires, je refusais de lire quoi que ce soit, jusqu'à ce que je découvre une collection qui me plaisait : les romans-jeunesse de La courte échelle. Après l'été où j'ai commencé à lire, mes résultats en français ont augmenté de manière significative », indique Geneviève (Cégep de Sainte-Foy) ; « En lisant souvent, notre cerveau assimile indirectement la bonne syntaxe et la bonne orthographe », souligne Marie-Claude (Collège Maisonneuve).

Situation finale

Les réticences des collégiens vis-à-vis de la lecture sont-elles endémiques, comme le croient certains des répondants au sondage ? À lire les réponses des autres, on peut se consoler et écarter une telle hypothèse. Reste néanmoins que la lecture n'est pas un acquis et qu'en tant que professeur de littérature, il faut se sentir concerné, voire impliqué dans le développement de l'attrait des jeunes pour la lecture. Sans pour autant prendre au pied de la lettre tout ce qu'ont décrié les cégépiens appelés à répondre à mon sondage – puisque certains semblent avoir profité de l'occasion pour se vider le cœur sans véritablement avoir pris la peine de réfléchir (une étudiante allant même jusqu'à dire qu'elle aimerait lire des œuvres de genres différents, alors que c'est ce que recommandent déjà les devis ministériels...) –, il pourrait être enrichissant de se demander s'il y aurait lieu de concilier l'utile et l'agréable, sans tenir mordicus à imposer des auteurs sous prétexte qu'il faille absolument parcourir leur œuvre, et ce, malgré leur caractère assommoir. Après tout, les professeurs de littérature n'ont-ils pas eux-mêmes leurs bêtes noires ? Il suffit peut-être de respecter une entente entre professeur et élèves : comme le dit Ariane Moffatt, « l'ouverture d'esprit n'est pas une fracture du crâne ».

Notes

- 1 L'utilisation du masculin ne vise qu'à alléger mon texte et ne se veut aucunement discriminatoire, puisque des étudiants des deux sexes ont répondu à mon appel.
- 2 J'enseigne au Cégep de Sainte-Foy, ce qui explique la forte proportion de répondants rattachés à cet établissement.